

Habiter la « colline prison » à Valparaiso : stigmatisme et transformation d'une infrastructure urbaine emblématique au prisme de la mémoire des habitants

AUTEURE

Camila VAN DIEST

RÉSUMÉ

L'ancienne prison publique de Valparaiso (Chili) ferme ses portes en 1999. Située en haut d'une colline, elle se situe loin des secteurs les plus peuplés de la ville. Mais la prison – dont la construction avait débuté vers 1846 – est progressivement prise dans le tissu urbain. L'insécurité et l'insalubrité de ses installations conduisent à sa désaffectation, moment à partir duquel elle est progressivement transformée en espace culturel. Le quartier, néanmoins, est toujours connu comme « colline prison » (« *Cerro Cárcel* »). Cette communication interroge la place que cette infrastructure emblématique, mais portant le stigmate de ses fonctions précédentes, occupe dans la mémoire collective urbaine. Il s'agit d'explorer la relation entre l'ancrage spatial de la mémoire des habitants, la production sociale du territoire au travers de formes d'appropriations diverses, et le processus controversé de réhabilitation de l'ancien pénitencier, à mi-chemin entre l'institutionnel et le citoyen.

MOTS CLÉS

Mémoire collective, réaménagement urbain, ancienne prison, Valparaiso

ABSTRACT

Valparaiso's former prison (Chile) closed its doors in 1999. It was located at the top of a hill, far from the most populated areas of the city. But the prison –whose construction had begun around 1846– was gradually taken in the urban fabric, due to the extension of residential areas up the hills. The insecurity, overcrowding and insalubrity of its installations lead to its decommissioning, when it was progressively transformed into a cultural space. The neighbourhood, though, retains the name of "prison hill" ("cerro cárcel"). This paper focuses on the place that this emblematic infrastructure, which bears the stigma of its previous functions, occupies in urban collective memory. We shall explore the relationship between the spatial rooting of inhabitant's memories, the social production of the territory through various forms of appropriation and the former penitentiary center's controversial process of rehabilitation, half way between the institutional and the citizen action.

KEYWORDS

Collective memory, Urban renewal, Former prison, Valparaiso

INTRODUCTION

L'ancienne prison publique de Valparaiso (Chili) ferme ses portes en 1999. Située en haut d'une colline, et ce depuis l'occupation d'une ancienne poudrière coloniale qui avait servi de premier lieu d'enfermement, elle se trouvait loin des secteurs les plus peuplés de la ville (Chapannof, 2001 ; van Diest, 2016). Mais les conditions ont évolué depuis sa construction vers 1846 et la prison s'est progressivement trouvée intégrée dans le tissu urbain, en raison de l'extension des secteurs résidentiels vers le haut des collines. Le surpeuplement, l'insalubrité et l'insécurité de ses installations, devenues vétustes, conduisent enfin à sa désaffectation en 1999.

Suite à un appel du secrétariat régional du ministère des Biens nationaux, organisme chargé d'administrer le lieu, l'ancienne prison – connue désormais comme « *Ex-cárcel* » – devient progressivement le lieu de pratiques culturelles, artistiques et associatives, animées, pour la plupart, par des plasticiens, circassiens, gens de théâtre et musiciens à la marge des circuits de légitimation concentrés à Santiago. Après des conflits et des négociations entre acteurs institutionnels et occupants, une grande infrastructure culturelle réhabilitant certains édifices historiques de la prison et mettant en place des nouveaux bâtiments est construite. Ce « parc culturel Valparaíso » est inauguré en 2011 et fonctionne aujourd'hui en tant qu'espace culturel.

Cette présentation vise à interroger la place que cette infrastructure emblématique, mais portant le stigmate de ses fonctions précédentes, occupe dans la mémoire collective urbaine. Il s'agit d'explorer la relation entre l'ancrage spatial de la mémoire des habitants, la production sociale du territoire au travers de formes d'appropriations diverses, et les conséquences du processus de réhabilitation de l'ancien pénitencier.

Valparaíso, capitale de la région et de la province du même nom, se trouve à 115 km de Santiago, et constitue le port principal du pays. La ville se caractérise par une topographie vallonnée, composée d'une quarantaine de collines et d'une plaine littorale étroite. Il s'agit d'une ville faite dans les collines : c'est dans les collines qu'habitait et habite la majorité de la population (95 %).

Cet exposé s'appuie sur des travaux développés sur le processus de réappropriation citoyenne de l'ancien centre pénitentiaire qui s'est déroulé entre 2000 et 2010, dans le cadre d'une thèse de sociologie. Relevant d'un travail ethnographique plus large, l'enquête de terrain sur laquelle se fonde cette communication a été réalisée à Valparaíso entre juillet et septembre 2013. Elle intègre une quinzaine d'entretiens auprès d'habitants ayant tous résidé près de la prison pendant plus d'une décennie (9 femmes et 6 hommes, âgés de 23 à 88 ans). Cette enquête s'intéresse directement à l'étude de la mémoire collective urbaine à partir des récits des résidents rencontrés. Le secteur étudié correspond à l'ainsi nommée « colline prison », composée de quartiers habités par des classes moyennes populaires et mêlant usages résidentiels et commerce de proximité.

1. LA PRISON, ENTRE PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS URBAINES

Dans le sillage des travaux de Maurice Halbwachs, cet exposé explore dans quelle mesure l'ancienne prison représente un « cadre social de la mémoire » (1994 ; 1997). Selon l'auteur, la mémoire en tant que production sociale aurait besoin de ces « cadres » pour cristalliser et être transmise. Les cadres constituent ainsi « une dimension inhérente au travail de rappel » (Ricoeur, 2000 : 149). La mémoire, pourtant, construite à la lumière du présent, ne nous parle pas tant du passé en tant que tel, que du regard actuel que nous lui portons, entraînant aussi de l'imagination et du bricolage (Bastide, 1970). Il s'agit donc d'explorer quelles facettes du présent des habitants façonnent ce regard rétrospectif de la prison : comment s'imbriquent ces souvenirs dans les expériences et pratiques de l'*Ex-cárcel* en tant qu'espace culturel ? Dans quelle mesure la présence de la prison est-elle associée à une expérience singulière de son quartier et plus largement de la ville ? Quelles représentations sociales de l'« autre » la prison nourrit-elle chez les habitants ? Quelles valeurs lui sont accordées et quels imaginaires urbains condense-t-elle ?

1.1. Un terrain des liens sociaux

Tout d'abord, la prison apparaît comme un espace dans lequel se nouent des liens sociaux, principalement par le truchement d'activités sportives-ludiques et de pratiques marchandes informelles. C'est notamment le cas du football pratiqué dans la prison, souvenir commun à plusieurs hommes du quartier interrogés. Les hiérarchies et distinctions entre les différents acteurs (habitants, gendarmes, détenus) tendaient à se mettre en suspens lors de ces rencontres. La prison est ainsi associée à une certaine nostalgie du quartier marqué auparavant par un lien social à présent « perdu ».

Mais si la prison est envisagée en cohérence avec les liens de voisinage c'est en partie parce qu'elle renvoie ainsi aux origines mêmes du territoire, quand il ne s'agissait encore que d'une colline à l'écart des secteurs urbanisés. C'est en effet le quartier qui s'est progressivement adapté à sa présence et aux dynamiques qui se tissaient autour d'elle, et non l'inverse. Le nom que, jusqu'à aujourd'hui, porte l'ensemble de la colline – *Cerro Cárcel* (« colline prison ») – réaffirme en ce sens le poids historique et symbolique que cette infrastructure avait, et a encore de nos jours, sur l'espace et ses habitants.

En outre, cette évocation des « liens sociaux perdus » peut aussi donner lieu à une mise en valeur des exemples actuels d'association et de coopération. En effet, une bonne partie des habitants rencontrés – six sur quinze, femmes et hommes confondus – participent activement à des associations locales : associations de voisins, églises locales, clubs sportifs du quartier, comité de parents d'élèves. Parmi ceux qui ont déclaré ne pas y participer au moment de l'entretien, certains avaient cependant eu des expériences associatives par le passé.

1.2. Altérité et stigmat

La mémoire collective de la prison marquée par les figures du lien social ne saurait pourtant être comprise comme un espace idyllique : elle s'articule à d'autres dimensions dans lesquelles les enjeux conflictuels soulevés par la présence de l'établissement se manifestent plus clairement. Ainsi, l'établissement carcéral se dessine comme un point d'ancrage de la définition de l'altérité. Les visiteurs font en effet l'objet de représentations territorialisées de l'« autre » – intrus, délinquants, perturbateurs et pauvres. D'après Philippe Combessie, « la prison marque, la prison fait tache. Et cette tache tend à se répandre : des détenus elle s'étend vers leurs proches, vers ceux qui travaillent en milieu carcéral – et d'abord les surveillants, qui sont les plus proches des détenus –, vers ceux qui y interviennent, vers les voisins, vers les commerces qui se situent dans les parages, vers l'ensemble de l'écosystème social environnant » (2009 : 41). La construction de cette altérité va de pair avec le stigmat que la prison assigne au milieu urbain.

Il convient de souligner le rapport ambigu que ces évocations de l'altérité entretiennent avec la mémoire de la prison comme lieu facilitateur de lien social. Si les proches des détenus sont évoqués comme des visiteurs qui perturbaient la vie du quartier, les relations de voisinage à cette même époque sont considérées comme beaucoup plus fédératrices de lien social que celles d'aujourd'hui. Ainsi, les nouveaux arrivés aux alentours de la prison – non loin des secteurs les plus investis par l'économie de services liée à la mise en patrimoine de la ville – suite à sa désaffectation sont eux aussi considérés comme des « *outsiders* » (Becker, 1985), mais sous un autre angle. Le lien social basé sur les rapports de solidarité et de convivialité à l'échelle locale ne revêtirait, d'après notamment certaines enquêtes, aucune valeur pour ces nouveaux résidents qui sont bien souvent représentés comme de jeunes adultes bourgeois,

exerçant des métiers de l'art ou de la culture. On voit ainsi la façon dont les processus de gentrification son vécus par les anciens résidents.

2. LES ANCRAGES PRÉSENTS DE LA MÉMOIRE : L'EX-CÁRCEL ET LE PARC CULTUREL VALPARAISO

Pour les résidents interrogés, le « moment » prison ne constitue pas un pan isolé du passé. Il est au contraire articulé avec les deux moments qui l'ont succédé – l'*Ex-cárcel* et l'actuel parc culturel Valparaiso – à partir de logiques de continuité ou de contraste.

2.1. Entre culture populaire et institutionnalisation

La période de l'*Ex-cárcel* (2000-2010) est remémorée par certains enquêtés comme un espace de sociabilité, des échanges lors des ateliers – des métiers artistiques, de cuisine –, des activités sportives et diverses activités de loisirs pratiquées en famille. Ces souvenirs s'articulent avec les expériences différenciées que les enquêtés ont eu de la prison : que ce soit comme lieu hostile, associé au vécu des visites rendues à des familiers détenus, ou comme lieu fréquenté lors des échanges sportifs avec des prisonniers – principalement des matchs de football.

En revanche, si le nouveau parc culturel Valparaiso, inauguré en 2011, est considéré comme un lieu de promenade familiale et de détente par certains habitants, pour d'autres il constitue l'emblème d'une progressive institutionnalisation qui ne laisserait plus la place à des projets et pratiques plus « spontanées », à la différence de de l'*Ex-cárcel*. La ligne de partage entre ces deux moments semblerait ainsi épouser celle entre culture populaire et culture savante ou légitime : comme le déclarait un interviewé, travailleur magasinier du temps de l'*Ex-cárcel*, « c'était plus artisanal, ça appartenait plus au peuple ».

Or, dans les récits des interviewés, les jugements ne forment pas un bloc monolithique. La nostalgie, le regret d'un passé perdu, la valorisation des liens de voisinage ou l'estime pour les éléments culturels qui sont considérés comme locaux et populaires n'impliquent pas un rejet des projets obéissant à des logiques tout à fait différentes, et qui précisément ont suscité de vives contestations de la part des artistes et acteurs culturels engagés dans le processus de réhabilitation de l'ancienne prison entre 2000 et 2010.

Le projet d'une grande infrastructure culturelle de l'architecte brésilien Oscar Niemeyer que les autorités locales cherchent à bâtir à la place de l'*Ex-cárcel* entre 2007 et 2008, particulièrement controversé, étant finalement abandonné, a ici une valeur d'exemple. Pour une bonne partie des habitants enquêtés, ce projet – alors mis en avant par la maire et des représentants du gouvernement – constituait une « grande opportunité » que Valparaiso aurait ratée, un facteur de valorisation de l'image de la ville. Ce regard – qui n'est certainement pas consensuel parmi l'ensemble des habitants interrogés – se rapproche des discours officiels des promoteurs bien davantage que des acteurs culturels engagés dans la réhabilitation du lieu.

2.2. Les ambivalences d'un secteur toujours dévalorisé

La question de la définition de l'altérité imprègne le regard sur ces deux espaces culturels successifs dans le temps, notamment à partir de l'accent sur les nouvelles populations qui fréquentent l'ancienne prison devenue lieu culturel : celles-ci seraient désormais jugées comme plus « valorisantes » bien que toujours vues comme étrangères au quartier.

Néanmoins, la question du stigmate que la prison portait sur les quartiers environnants a aussi été posée à partir de la question de la « saleté ». Certes, ni l'*Ex-cárcel* ni le parc culturel Valparaíso ne sont vus comme une source d'insalubrité telle que l'était la prison. En fait, la désaffectation et le processus de réhabilitation et réappropriation citoyenne qui a suivi aurait, selon les enquêtés, contribué à la mise en valeur des propriétés du quartier, tant sur le plan économique que symbolique. Pour la présidente d'une association des mères du quartier, avec le transfert des détenus, les gens auraient ainsi commencé à « aménager davantage leurs maisons », « à les rendre plus jolies, à leur donner *plus de vie* ». Mais malgré cette perspective, le regard sur la saleté ne se modifie que légèrement avec la progressive transformation en espace culturel. Une habitante, commerçante de 47 ans, signale par exemple que le quartier continuerait à être, depuis « toujours », un « nid à ordures ». Ce jugement envers la ville, partagé par la plupart des résidents des rues adjacentes à la prison, rejoint des dénonciations de la négligence des autorités compétentes quant à l'aménagement urbain de base. Cela rend évident les paradoxes d'une progressive gentrification favorisée par des politiques urbaines qui misent sur une réhabilitation de la ville fondée sur le « touristique, le culturel et l'universitaire » (Vergara-Constela & Casellas, 2016 : 138), et qui ne se traduirait pas dans un facteur d'amélioration des problèmes éprouvés au quotidien.

C'est donc à la lumière des pratiques, expériences et réappropriations de la ville et de ces nouveaux espaces culturels que les habitants se reméorent la prison. Si elle constitue un cadre de la mémoire collective c'est par l'intermédiaire des multiples usages sociaux qui en ont été faits au fil du temps.

RÉFÉRENCES

- Bastide R., 1970, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », *L'Année sociologique*, vol. 21, p. 65-108.
- Becker H., 1985, *Outsiders*, Paris, Métailié.
- Chapanoff M., 2001, *Espacios de prisión en Valparaíso 1692-1940. Del mundo correccional a la significación del lugar*, Valparaíso, Chile, Ministerio de Bienes Nacionales.
- Combessie P., 2009, « Flux migratoires, villes, prisons : analyse sociologique d'une forme de canalisation des circulations humaines », in M. Herzog-Evans (dir.), *La prison dans la ville*, Toulouse, Érès, p. 15-44.
- Debarbieux B., 1995, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, vol. 24, p. 97-112.
- Halbwachs M., 1994, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- Halbwachs M., 1997, *La mémoire collective*, Paris, PUF.
- Ricoeur P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil,
- van Diest C., 2016, *De monde carcéral à espace culturel : mémoire collective, patrimonialisation et réappropriations. Le cas de l'Ex-cárcel de Valparaíso*, thèse de doctorat de sociologie, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3.
- Vergara-Constela C., Casellas A., 2016, « Políticas estatales y transformación urbana ¿hacia un proceso de gentrificación en Valparaíso, Chile ? », *Eure*, 42(126), p.123-144.

L'AUTEURE

Camila van Diest
EHES – LabEx CAP/IIAC
camila.vandiest@gmail.com